Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 8

Artikel: Le feuilleton : à côté du bonheur : [suite]
Autor: Musy, Louise
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224455

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

rir une auto modèle 1932 pour conserver leur antique bagnolle 1930, j'appelle ça un crime. Ils ne feront croire à personne qu'en jouant à la baisse leurs bénéfices sont tellement minimes qu'ils en sont réduits à tenir sévèrement leurs comptes de ménage.

On s'est extasié l'autre jour parce que la reine d'Angleterre avait revêtu lors d'une cérémonie officielle une robe qu'on lui connaissait déjà. Quel exemple magnifique ! Pas du tout. On ne fera croire à personne tout de même que la couronne d'Angleterre soit forcée à de pareilles mesures. Alors, à quoi riment ces économies ?

Si vous avez de la galette, dépensez-la. Faites-la circuler. Donnez-la moi, par exemple, je me chargerai bien de la dégeler.

Il est vrai qu'après m'avoir lu, vous jugerez peut-être que je ne suis pas un économiste distingué. *Le Conteur.*

A côté du bonheur. 10

X

Juliette, un soir de mai, quelques semaines après la rupture de ses fiançailles, était assise dans la grande chambre. Tout le jour, elle avait travaillé dans le jardin, mais la pluie était venue qui l'avait forcée à rentrer. Sa tristesse, qu'elle avait un peu secouée dans la grande lumière du dehors, l'attendait là. Elle prit un ouvrage qu'elle laissa tomber sur ses genoux... A quoi bon ? Vaguement, elle regardait tomber la pluie dans le petit jardin qui, du côté opposé à la rue, verdoyait sous les fenêtres. Elle songeait à cette froide soirée de novembre où elle avait été si heureuse... Comme la vie était pesante et triste depuis qu'elle n'avait plus Maurice. Les jours se traînaient lourdement, monotonnement... Avec angoisse, elle se remémora le jour de la rupture, les allées et venues assourdies, puis les éclats de voix de Mme Albertine Destral qui était venue la supplier, et, la trouvant inflexible, l'avait traitée de coquette et de mauvaise fille... Ah ! l'affreux moment !... Mais il n'y en avait point eu de plus affreux que celui où elle avait renvoyé Maurice. Avait-elle été dure et injuste ?... Le soir de l'An, quand ils allaient ensemble à Doullens, il lui avait dit: — Ah ! comme ce souvenir lui faisait mal ! — il lui avait dit : « Tu sais, on n'est pas parfaits, il y aura à supporter »...

Avait-elle été lâche et égoïste ? Avait-elle refusé de supporter la part des heurts, de froissements, inévitables à ceux qui ne veulent pas vivre seuls ?... Après la rupture, une de ses amies avait dit, et on le lui avait rapporté: « Elle ne l'aimait pas assez... » Peut-être, en effet, ne l'aimait-elle pas assez, mais elle ne pouvait pas, non, elle ne pouvait pas être la femme de quelqu'un qui pouvait se changer en brute incapable de raisonner... Ah! pourquoi n'avait-il pas voulu changer ? Quand elle le suppliait, pourquoi n'avait-il pas voulu ? Il ne l'aimait pas non plus assez, voilà... Tout était donc bien ainsi... Oui, tout était bien, et pourtant elle souffrait, plus rien ne l'intéressait, plus rien ne lui était... Et tout la blessait, un mot, une chanson, un rire... et la curiosité des gens, leur commisération, leurs questions, les renseignements qu'ils croyaient devoir lui donner... Comme tout cela avait été affreux !...

— Juliette, fit la voix dolente de Mme Destral, ne veux-tu pas venir souper ?

Juliette se redressa, fit semblant de travailler.

— Déjà ! dit-elle.

— Oui, le papa ne voit plus clair à la remise, il aime autant manger la soupe à présent.

Dans la cuisine, près de la table où fumait la soupière, le père était assis, sombre et taciturne.

— Hector n'est pas là? demanda la jeune fille.

— Hector ! il n'est pas seulement venu gouverner.

— C'est curieux, dit Juliette indifférente, il n'était pas là à dîner, je crois.

— Ma foi non, il est parti endimanché ce matin, sans seulement dire où il allait.

— Le voilà, dit la mère, ne lui fais point de reproches, Victor, ça ne sert à rien.

Hector entrait, avec l'air maussade qu'il gardait pour la maison, mais qui, ce soir-là, semblait cacher de l'agitation, et une expression en même temps de triomphe et d'anxiété. De son chapeau l'eau coulait sur les dalles de la cuisine.

— Tu n'avais point de parapluie, Hector, dit la mère d'un ton de reproche.

— Ma foi non, je ne pouvais pourtant pas me faire vergogne par Lausanne avec mon vieux riflard.

— Ne savais-tu pas demander de l'argent pour en acheter un, dit Mme Destral conciliante.

— Demander de l'argent !... Il fait beau vous en demander, de l'argent.

— On ne t'en a jamais refusé pour ce qui est nécessaire.

— Oui, avec votre métier à crever de faim, on en a de l'argent pour ce qui est nécessaire.

— Tais-toi, Hector, as-tu déjà eu faim ?

— Faim, manière de parler, mais quand je pense à la vie qu'on mène, sans le sou d'un bout de l'année à l'autre, quand même on turbine comme des nègres.

— Tu ne t'es pas tant foulé ces jours, remarqua le père avec amertume, quand tu n'étais pas chez ta Marcelle, tu te balladais avec tes habits du dimanche, on ne sait pas où.

— Oui, mais moi, je commence à en avoir plein le dos d'être morigéné et commandé comme un petit garçon.

— Où veux-tu en venir, à la fin du compte, dit M. Destral impatienté, je vois bien que tu as une idée derrière la tête.

— Oui, j'en ai une...

Il s'arrêta un instant, et reprit :

— J'ai passé l'examen pour entrer au chemin de fer.

Il y eut un lourd silence, puis le père dit, la voix étouffée par la colère :

— Ce n'est pas possible que tu aies si petite conscience.

— Petite conscience !... C'est ça, on a petite conscience parce qu'on cherche à se faire une position pour pouvoir se marier.

— Alors, tu ne l'as pas, ta position toute faite ?... du terrain, une maison... de quoi gagner honorablement ta vie ?

— Alors, comment veux-tu que j'amène une femme où il y en a déjà deux ? Si Juliette s'était mariée, ce serait différent.

— J'irai en place, dit Juliette avec amertume, tu le sais bien, du jour où tu amèneras ta femme, je m'en irai.

— Je vois ça, une princesse de ton espèce, aller en place.

— Non, dit le père, je ne veux pas qu'elle aille en place, il y a assez d'ouvrage ici pour elle, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un bon mari, et pour ta femme.

— Mais moi, je ne veux pas que ma femme soit la servante de ma sœur ni de ma mère.

— Oh! Hector, dit Juliette, une bonne femme comme la maman.

— Ça fait que, dit M. Destral, tu aurais la conscience de nous laisser, à notre âge ?

— Ma foi, vous vous arrangerez... que voulez-vous que j'y fasse ?... je veux me marier, il faut me faire une position.

— Alors, encore une fois, tu n'en as pas une ici, de position ?... Dix poses de terrain non hypothéqué, il n'y a pas, par hasard, de quoi gagner sa vie pour ceux qui n'ont pas les côtes tournées en long ?

— On le voit ! vous voilà à bientôt soixante ans obligés de trimer comme des forçats.

— On n'y serait pas obligés si on avait un fils pour nous aider et reprendre le train.

— Ecoute voir, Hector, dit la voix plaintive de Mme Destral, tu n'es pas raisonnable... Il te semble qu'on doit gagner de l'argent sans travailler... qu'a-t-on de mieux à faire qu'à travailler, pas seulement pour gagner de l'argent, mais pour être utiles ? Mon père, quand il avait réussi un beau champ de blé, était plus content qu'un roi, et pourtant, le blé se vendait vingt francs les cent kilos... et il n'est pas devenu riche, mon père, mais il a toujours été heureux.

— Quel dommage, dit Juliette, que tu fréquentes cette fille qui te détourne de la campagne... si seulement tu prenais une bonne paysanne...

— Et lâcher Marcelle, hein ? non merci, moi je ne suis pas de cette espèce... et puis à propos, tu sais, Maurice, tu peux être tranquille à son sujet, il en a déjà une autre.

— Tais-toi, Hector, pourquoi fais-tu de la peine à ta sœur ? dit Mme Destral.

— Il ne me fait pas de la peine, dit calmement Juliette, Maurice n'a rien de mieux à faire.

Pendant un moment, personne ne dit rien. Hector se dirigea vers la porte.

— Tu ne veux pas manger ta soupe ? dit la mère avec effort.

— Non merci, j'ai assez soupé avec vos jérémiades.

— Moi aussi, dit le père repoussant son assiette intacte, j'ai assez soupé.

— Allons donc, papa, dit Juliette, mange ta soupe et ne te fais pas de souci, ni de chagrin... Hector changera peut-être d'idée, sans ça, tant pis, on s'en tirera quand même, je veux assez t'aider.

(A suivre). *Louise Musy.*

Le vin de Touraine. — Le vin de Touraine est fort bon, dit M. Abel Lefranc. Il s'y récoltait déjà en abondance au temps de Rabelais. Un paysan tourangeau, à qui je demandais ce qu'il buvait dans sa journée, me répondit avec simplicité:

— Mes sept litres, comme tout le monde.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, passe cette semaine le célèbre film Oso: **Un Soir de Rafle**, un des meilleurs films français à ce jour. Sur un excellent scénario de Henri Decoin, Carmino Gallono a bâti une œuvre extrêmement unie, solide, pleine de bonne humeur, débordante d'action et de vie. La musique en est charmante et la chanson « Si l'on ne s'était pa connu » a déjà fait le tour de la ville. L'interprétation est parfaite et les matchs de boxe tout à fait naturels. Deux vedettes, Albert Préjean et la charmante Annabella. Ils sont charmants tous deux, mais d'autres méritent les mêmes éloges: Lucien Baroux, si cocasse dans le rôle du baron, Constant Rémy, le sympathique manager, la belle Edith Méra, sans compter le petit soigneur, très intelligemment drôle, Lerner. — Dimanche, matinées à 14 h. et 16 h. 15.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

POUR OBTENIR DES MEUBLES
de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.
Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse
MEUBLES PERRENOUD
Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
Margot & Jeannet
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne